WOLFGANG PAALEN
Voyage sur la côte Nord-Ouest de l'Amérique

présenté par Christian Kloyber et José Pierre

Wolfgang Paalen, *Orphée*, 1937
Fumage et huile sur toile, 150 x 112 cm.
Collection Isabel Marin de Paalen, Coyoacan

Wolfgang Paalen, peintre, écrivain et philosophe d'origine viennoise (1905-1959) était en 1938 considéré comme l'un des artistes surréalistes les plus importants et c'est pourquoi André Breton lui demanda d'être l'un des co-organisateurs — destiné à veiller plus particulièrement sur «les eaux et broussailles» — de l'Exposition Internationale du Surréalisme qui s'ouvrit en janvier à Paris. Six mois plus tard, Breton préfaçait son exposition personnelle, Galerie Renou et Colle. L'année suivante, Paalen décida de quitter l'Europe avec son épouse Alice Rahon[1], en compagnie de leur amie commune Eva Sulzer. Ce voyage, soigneusement préparé pour atteindre ce Nouveau Monde qui devait inspirer à l'artiste un langage pictural nouveau — la côte Nord-Ouest de l'Amérique —, allait sans doute aussi lui offrir des raisons et des arguments pour écrire, quelque temps après, son «Adieu au surréalisme».

Wolfgang Paalen était né en 1905, durant les dernières années de la monarchie austro-hongroise, à Vienne — ou plutôt, selon le témoignage, recueilli en 1990, de son frère cadet Michel, dans une petite ville proche de Vienne, Baden bei Wien. Son père, un riche marchand d'origine juive, venait de Bohême. Sa mère était une comédienne allemande qui, avant son mariage, avait joué au théâtre viennois «An der Wien». Wolfgang passe ses années de jeunesse dans la maison des Paalen à Sagan[2], ville qui a vu naître Wallenstein, héros de la Guerre de Trente Ans. La collection de peintures de son père entoure les premières années de Wolfgang et c'est en ce lieu — qu'on songe à la toile de 1937 intitulée *Paysage totémique de mon enfance* — que prend sans doute naissance son émotion intense en présence de paysages de rêve et de vastes forêts, qui l'entraînera plus tard à tourner le dos à l'Europe: *Fata Alaska.*

Wolfgang Paalen décidera de s'installer au Mexique, où il organise en 1940, en collaboration avec André Breton et le poète péruvien César Moro, l'Exposition Internationale du Surréalisme de Mexico. Il édite ensuite, de 1941 à 1944, *Dyn*, une des revues importantes de cette époque, dans laquelle il publie notamment «Adieu au surréalisme», «L'Image nouvelle» et des extraits d'un ouvrage jamais achevé, «Paysage totémique». Revenu en France en 1951, il participe à nouveau aux activités surréalistes jusqu'à son départ définitif pour le Mexique, fin 1954. Cinq ans après, il choisit de se donner la mort dans son pays d'adoption, laissant dans ses archives de nombreux inédits: poèmes, nouvelles, pièces de théâtre et documents divers, dont ce journal de voyage sur la côte Nord-Ouest, écrit directement dans un français parfois orné de citations en allemand et de quelques expressions anglo-saxonnes — présenté ici pour la première fois.

L'influence de Paalen sur la peinture nord-américaine a été récemment reconnue. Non seulement ses peintures ont été bien reçues par les

1. Sur le poète et peintre Alice Rahon, on peut se reporter à *Pleine Marge*, n° 4.

2. Dans *Paysage totémique*, texte publié dans *Dyn*, et que nous reprenons ci-après, Paalen écrit toujours Sunga.

Expressionnistes Abstraits, mais aussi ses essais sur la théorie de l'art, comme «L'Image nouvelle» («The New Image», article traduit et commenté par Robert Motherwell), «Le Cubisme aujourd'hui» (première publication dans *Dyn*) ou encore son important essai *L'Art et la Science*. Le numéro «amérindien» de *Dyn* (1943), où Paalen ouvre les yeux des artistes en les incitant à découvrir l'art pré-colombien pour mieux nourrir l'art moderne, peut être considéré comme le point d'aboutissement de son *Voyage Nord-Ouest*.

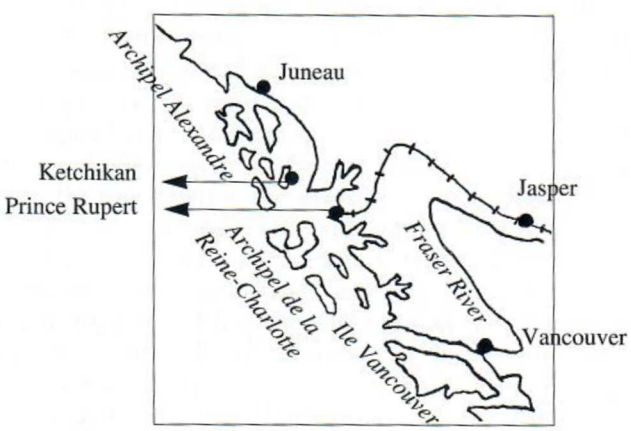
Paalen découvrit aux alentours de 1935 une technique automatique nouvelle qu'il appela *fumage*. Peindre avec la fumée d'une bougie allumée est un bon symbole des choix artistiques de Paalen. Dans ses aphorismes inédits, *Smoke versus Cloud*, il écrivait:

Peser le poids de la fumée, comme le faisait Walter Raleigh, qui d'abord pesait le cigare puis ses cendres, n'était en rien plaisanterie de pirate (et Sir Walter fut décapité la pipe à la bouche).

Avis aux coucous (Nuage): nous proposons à présent une synthèse de tous les «ismes» présents, passés et à venir: ism-ism *(ismisme), terme omnivalent à effet général et rétroactif.*

Paysage Nord-Ouest est un tournant dans la vie de Paalen, son adieu à l'Europe, ses adieux au Surréalisme et à tous les ismes. Trente-cinq ans après sa disparition, il est peut-être temps de se pencher sur ses idées et les concepts qu'il développait alors en vue d'une nouvelle aventure.

Christian Kloyber[3]



3. Chargé depuis 1987 des archives de Paalen à Tepoztlán (Mexique). Un des promoteurs de la première rétrospective autrichienne de Wolfgang Paalen, «Zwischen Surrealismus und Abstraktion», au Musée d'Art moderne de Vienne en 1993. Responsable également du catalogue de cette même exposition à Mexico, vers la fin de 1994.

Voyage Nord-Ouest

New York — Mai 1939

New York siège social de la fin du monde.
Glamour[1]
Désert humain.

Week-end à Long Island («Meudon»)

Dogwood [?] en fleurs.
La machine à couper l'herbe (la même que chez nous) pousse un cri de toucan.
Spätsommerliches Mädchen[2].

Retour à New York

Désert de lumière.
Sera sauvé par la femme.
Jesus's Unit à Harlem:
Die wildgewordene Stieserische [?] von Harlem[3].
Der Mann mit dem Feuerschlangenstock[4].
Abwesend wie ein Elch[5].
Les vrais et faux Chirico au coin des rues et — cruel spectacle:
Chirico devenu gâteux se promenant à New York.
Les crotteciels.
Objet: une lanterne de fiacre remplie plus qu'à moitié de sable.
Titre: «L'éternité».
Il ne s'agit pas de «travailler pour l'éternité»; il s'agit d'agir dans l'éternité.
Hôtel Fort Garry: dans chaque chambre, la Bible à côté du téléphone.
Objet surréaliste: un téléphone à côté d'un livre de prières.

1. Glamour : séduction. Les notes qui suivent sont pour la plupart de José Pierre. Les noms ou passages illisibles sont indiqués par [...]. Les [?] signalent les passages incompréhensibles ou les lectures incertaines. Les (sic) sont de la main de Paalen.

2. La fille de l'été indien [au charme fané?]

3. La [illisible] furieuse de Harlem.

4. L'homme à la canne de salamandre et de feu.

5. Absent comme un élan.

Wolfgang Paalen
photographie de Man Ray

Le vieux manager a fait de la bicyclette à Paris il y a 40 ans. Ces braves gens prétendent me vendre le copper[6] le prix qu'ils l'ont acheté dans le temps. On me montre le grand livre-catalogue — il manque juste les prix des deux copper-plates. Ils sont gommés, mais en tenant la feuille de biais, je les retrouve, $ 15 celui que je viens d'acheter, le très beau $ 25.

Canada

«Cela ne vous ennuie pas, disait alors Zephter (Zéphyr), de faire ces choses toujours carrées?»
«Pourquoi changer? répondaient les fourmis, laisse-nous donc, ô Zephter, continuer à cager nos cages carrées.» (Zephter le voyageur).
An den vergißmeinnichtblauen Seen Canadas[7].
Les lacs couleur myosotis du Canada, ces eaux où l'esprit n'a jamais mordu.

Ottawa

Ottawa Museum. Des femmes [?] m'aident à établir mon plan de voyage.

Ottawa — Winnipeg

Le conducteur qui fait les lits dans le wagon ressemble étonnamment à Braque. Beau, bien découplé, grisonnant. J'ai toujours pensé qu'on pouvait voir Braque en vieux Cubain, avec sa belle tête légèrement frisée — curieux contraste avec son tempérament si foncièrement normand de vieux pommier qui porte bon an mal an son nombre de natures mortes, de poires, de pommes, de pipes — les guitares se sont récemment transformées en têtes de morts. Le beau mulâtre peine très durement pour faire les lits — il y en a 6 de chaque côté, en principe 12 à faire pour cet homme, moins comme le train n'est jamais

6. «Copper», ou «Copper-Plate» : un de ces fameux «cuivres», considérés comme d'une valeur exceptionnelle sur toute la côte Nord-Ouest et qui, à ce titre, jouaient un rôle essentiel dans les *potlatchs* où certains d'entre eux étaient parfois brisés, ou jetés à la mer.

7. Au bord des lacs du Canada d'un bleu de myosotis.

plein. Pénible, de voir cet homme trimer si durement, que ses tempes et ses joues se mettent à ruisseler sous sa casquette grise à visière.

Winnipeg

Forteresse de l'ennui. Une des places fortes de l'ennui. Je ne peux m'empêcher de penser que je préfère même l'Allemagne actuelle à cela. C'est ce néant, le zéro, le point nul dans la phénoménologie sensible de la physionomie des lieux. La seule maison fraîche peinte en blanc appartient à un «funeral director»[8]. On s'est arrêtés à Winnipeg pour voir un dentiste, je désespère d'y trouver quoi que ce soit. Pas un verre de bière, pas d'alcool, restaurant abominable. J'entends parler des magasins de la Hudson Bay Compagnie, qui a un grand magasin pour (crooworks) [?] dans la ville. J'y trouve une petite exposition historique, pauvre et évocatrice. Magnifique Chilkat blanket[9] avec deux têtes; très belle copper-plate. Splendide peau de buffle, exemplaire très rare, presque blond, soyeux et bouclé. A appartenu à chef indien Crowfoot, qui l'a donné comme cadeau de mariage à un des chiefs-traders[10] de la Compagnie. En plus, Crowfoot s'est appliqué à tenir ses Indiens tranquilles pendant la construction du chemin de fer, ce qui lui a rapporté un billet permanent pour la durée de sa vie, billet qu'il porte ostensiblement en bandoulière sur une vieille photo; belle tête de corbeau. Document étonnant: un canoe aux insignes de la Compagnie passe sur les rapides d'un fleuve (quel fleuve?) ramé à pagaies par des hommes coiffés comme ces déménageurs à Paris. L'homme qu'il mène vers quelque factory[11] ou point lointain est jeune et énergique; coiffé d'un étonnant chapeau haut-de-forme gris dont le bord, très aérodynamique, souligne de la façon la plus ahurissante et la plus convaincante l'audace

8. Directeur d'une entreprise de pompes funèbres.

9. Une de ces couvertures réputées, en écorce de cèdre et poils de chèvres sauvages, que tissent les Chilkat, qui appartiennent au peuple des Tlingit. À vrai dire, il s'agit plutôt de capes que de couvertures. Il existe aussi des chemises — ou des tuniques, voire des tabliers — tissées de la même manière.

10. Responsable des échanges commerciaux.

11. Manufacture.

de l'entreprise et la rapidité des mouvements. Le lendemain, nous fouillons dans les greniers — combien évocateurs — du bâtiment garde-marchandises de la Compagnie. Bonne odeur de café torréfié, de thé... Débris d'anciens voiliers, anciens canoes, un en écorce de frêne. Tête de loup taillée dans un os de baleine, teinte en rouge, avec des yeux de cuivre. Je trouve dans un coin un assez grand et bon exemplaire de copper-plate, mais sans dessin. Il est à vendre, je l'achète pour $ 25. Notre guide, intelligente, polie mais revêche, Mrs MacKay, femme de l'aviateur Douglas MacKay (auteur du, paraît-il, meilleur livre sur la Hudson Bay Compagnie, je ne l'ai pas encore lu), il s'est tué récemment dans un accident d'avion. Elle est une personne importante, visiblement, dans la Compagnie et directrice de leur revue, *The Beaver*[12]. Petite reconstruction charmante de l'ancien Fort Garry, qui était à la place du Fort Garry Hotel que nous habitons. On voit le traîneau à chiens qui arrive d'une lointaine piste glacée avec ses paquets de fourrure. Un homme, sous un porche couvert de neige, lève sa lanterne pour accueillir le conducteur du traîneau.

Je retourne au grand magasin l'après-midi, pour essayer d'obtenir le plus grand copper, le vieux manager me promet son assistance pour le lendemain matin. J'y cours juste avant le départ de notre train, mais Mrs McKay refuse. Me promet une option pour le moment où ces choses seront vendues (ce qui doit se faire d'ici quelque temps).

Dans le train Jasper — Prince Rupert

Jasper

Le premier poteau totémique[13] en plein air.

Le paysage devient très beau, à partir de Jasper. Eau vert jade. Grands sapins, cèdres. Arbres morts, gris. Petits bancs de sable pleins de branches, d'arbres morts. Marécages, eaux, canards

12. Le Castor. Cet animal occupe une place importante dans le bestiaire de la côte Nord-Ouest.
13. En anglais, *totem pole*. La plus célèbre manifestation artistique de la côte Nord-Ouest.

sauvages, poules d'eau. Vraies blockhouses[14]. Bûcherons en lumber-jacks [?]. Fraser River. McBride: arrêt d'une 1/2 heure. Maisons en bois — très jolies. Maisons crème et rouge. Parfum de forêt et d'herbe. Calme parfait, couleur du plus beau vert, gris-vert velouté (comme dans mes tableaux), vert sur vieil or. Plus tard, face au soleil, curieux nuage prismatique dans le ciel, très beau, comme une petite aurore boréale diurne. Le paysage ressemble de plus en plus étonnamment à celui de mes tableaux; voilà les grandes forêts de mes rêves, les grandes forêts de l'Amérique du Nord que je voulais toujours voir. Les arbres brûlés, les roues des racines dans l'air. Les arbres gris, dénudés (demander la cause [Worms[15]?]). Souvenir du château en Silésie devenu visible après invasion des worms. Forêt renard argenté, forêt porc-épic (porcupines, porcupine-knives[16], Jack London), forêt presque nuage. (Il vaut mieux peindre les nuages que [...] le ciel). Les nuages (brume) s'y prennent comme la laine des moutons sauvages (goats[17], avec la laine desquels on fait ces couvertures Chilkat). Station Goat River, goat, cela ressemble au chamois — [...] des laquais derrière le carrosse de la vieille duchesse de Cumberland. Face au train, sur un petit banc de sable, de l'autre côté de la rivière, un chevreuil qui regarde passer le train. Si l'on pouvait voir le reflet du train dans son œil! Plus tard, un ours qui s'en va, on dirait en pantoufles, vaquer à ses affaires d'ours. Espèce de «baste» [?] sur les arbres morts (demander ce que c'est: fait penser aux bastes des feuilles [?] de Paris, je prenais cela pour des toiles d'araignées. — Le plus beau paysage que j'aurai vu — forêt (Chateaubriand, Atala, Humboldt) — sentiment de la *beauté* très net — nature, etc.

Je vois sur la Fraser River, en pleine forêt, un poteau totémique qui me semble très beau, je veux appeler les autres, mais je ne suis — un peu plus près — plus sûr si c'est un poteau totémique ou un arbre brûlé. Impossible d'en avoir la certitude.

14. Maisons de rondins.

15. Vers.

16. Porc-épic, dards de porc-épic.

17. Ce sont des chèvres sauvages et non point des moutons sauvages.

Je sais que la Compagnie du Canadian National Railway en a mis un en quelque point de la forêt (si je me rappelle bien) mais là — c'est invraisemblable. Arbre mort sur lequel se tient un corbeau. À quelque distance, impossible de distinguer les arbres morts des poteaux totémiques. Est-ce la solution du moment? [...] Les buffles d'Altamira [suggéré] par le relief du plafond de la grotte[18]? L'image ou apparition — art objectivation du désir, visualisation du désir. Tout le début de l'art dans cet ordre d'automatisme?

Légende antique de la découverte par l'ombre[19], etc.

Des heures et des heures à travers la plus belle forêt vierge. Tout le marécage vient jusqu'à la bordure du rempart qui porte les rails — on ne peut pas s'empêcher de penser à la facilité des éboulements. Le train repart de Jasper presque vide avec beaucoup de wagons de marchandises, quelques très anciens wagons à lampes à pétrole, et se transforme en une espèce de train de cirque qui va de plus en plus lentement; aussi lentement que ce dernier omnibus en Provence.

Premiers villages d'Indiens. Ce sont les Indiens qui montent dans les très vieux wagons. Pauvres têtes, pauvre peuple chargé d'enfants, de pauvres valises. C'est le départ annuel pour la pêche, plus bas sur la côte. De jolis enfants s'écrasent joues et nez aux vitres du train en nous voyant passer. Quelques jolies fillettes. Dans le wagon rempli par eux, odeur sûre des foules paysannes avec quelque chose d'autre, quelque relent exotique.

Skeena River — une autre gorge profonde — pays si merveilleusement inhabité. Dans 100 ans, quand les Allemands (oui, les Allemands) y seront, tout cela aura changé de fond en comble. (Réflexions sur la force des testicules, qui l'emportera

18. C'est en 1933 que Paalen avait visité, dans le nord de l'Espagne, les grottes d'Altamira dont les peintures devaient inspirer certaines œuvres de sa période dite «cycladique».

19. Selon une tradition issue de l'Antiquité grecque, le dessin aurait pour origine l'initiative d'une jeune fille dont l'amant devait partir en voyage et qui fixa sur un mur le profil de l'aimé, qu'y projetait la lumière du soleil.

1939, Wolfgang Paalen en Colombie Britanique,
peignant devant des mâts totémiques Tsimshian, Skeena River
Photo Eva Sulzer

en fin de compte sur le droit aux espaces libres, sur l'augmentation presque incompréhensible de la population d'Europe depuis 1800, sur les procédés des dictatures de proclamer une insensée surpopulation, de faire tout chantage ensuite pour obtenir de nouveaux territoires, sur la redistribution du monde; sur les «peuples prolétariens» dans la terminologie dichotomale/ dictatoriale. Lu: *Die spanische Lehre*[20] (Trotsky), pas mal, mais combien d'objections y aurait-il à faire; mais cet homme restera toujours grand pour sa conception de la révolution permanente).

Repensé à Winnipeg, à la civilisation anglaise puritaine. L'Angleterre combinée avec la Bible sémitique, mélange néfaste pour la sensibilité et l'amour. L'importance du rôle du poète, de l'artiste, c'était en fin de compte de tâcher de rendre sa dignité à l'idée de l'amour. Idée de dignité humaine anglo-saxonne: le «gentleman» (voir Conrad). Idée allemande: le «chevalier». Idée française: l'«homme». Etc.

Féerie des forêts; mâts totémiques naturels; arbres brûlés dont reste seule l'écorce quadrillée en cuir de crocodile. (Pour le Québec): c'est là où brûle — comme dans la forêt allemande le [...] d'une antique foi... Marécages toujours, sauvageries lacustres jusqu'au rempart du train. Arbres en vrille du plus beau gris (arbres qu'on dirait crucifiés), racines qui font la roue en l'air.

Prince Rupert

Arrivée vers 3 h du matin, samedi le 17. Passé la nuit dans le train. Dimanche 18.

Train de pluie.

Première assemblée de poteaux totémiques. Peinture pas trop mal, indispensable pour les préserver, mais pourrait se remplacer mieux peut-être par un vernis. Petit déjeuner au

20. *La leçon de l'Espagne.*

«Commodore Café». Drôle de bar avec table et bancs derrière des demi-rideaux, comme dans des compartiments de chemin de fer. Mangé espèce de grosse galette d'avoine avec saucisses plates grillées, très bon, très réconfortant. Pluie. Magnifique totem-pole Haïda très ancien (des Queen Charlotte Islands), je l'ai vu sur une photo que le Dr [...] m'a donnée, là il était encore pourvu de ses oreilles (il y aurait quelque chose à dire sur la façon dont on traite les totem poles). Peinture ancienne, seulement rouge et noire.

Petit musée de P. R. Reverend (Pierce), moitié Tsimshian, son père est venu avec le premier bateau écossais qui allait directement à la Hudson Bay. 84 ans. «Guide officiel». Uniquement intéressé à débiter sa petite leçon de guide, triste vieux perroquet. Explique l'origine des poteaux totémiques par les tatouages des marins blancs (sic) aperçus par les Indiens, c'est tout dire! Histoire abracadabrante d'une scène cannibale[21] qu'il prétend avoir vue, étant petit garçon. (Très déprimé ensuite, réflexions sur le côté déplaisant de ce genre de recherches, de fouilles, etc.[22])

Très beau masque Haïda. Beau masque d'oiseau-tonnerre[23]. Pluie. Trouvé chez Heilbronner beau copper-plate plus petit que celui sans dessin de Winnipeg, mais avec beau dessin, acheté pour 26 $. Acheté également collier en os de baleine — collier qu'aurait pu faire Giacometti quand il concevait *Le Palais à quatre heures de l'après-midi*[24]. Drôle de petit hôtel, genre officier de marine. Déjà très dépaysés à Prince Rupert.

21. Il existe effectivement chez les Kwakiutl une société secrète, dite «des Cannibales», dont les mythes reposent sur un cannibalisme rituel qui ne semble pas avoir correspondu à une pratique réelle.

22. C'est, à ma connaissance, la seule fois que Paalen se laisse aller à un tel aveu de mauvaise conscience — d'autant qu'il compte bien négocier par la suite certains des nombreux objets achetés au cours de son périple à travers la côte Nord-Ouest.

23. Divinité majeure de la côte Nord-Ouest.

24. L'une des œuvres majeures de la période surréaliste de Giacometti (1933). Aujourd'hui au MOMA de New York.

Lundi matin, départ sur le «Prince Robert», de la C.N.R. Départ avec une vraie petite musique de cirque[25].

Vers Ketchikan. Îles, toujours merveilleusement sauvages, totalement inhabitées, forêt plus sombre, plus couleur lichen qu'au Canada.

Soir, vers 7 h à Ketchikan. Gentil petit port, très vivant: curio-shop décorée d'os de baleines. Boutique de Pruel. Grand chapeau de danse avec poisson, qu'il ne veut pas vendre; box[26] simple: $ 20. Grand copper-plate, dessin tout à fait abîmé, côté remplacé (réparé): $ 75. Visite à l'école indienne, partout fabrication en masse d'affreux petits totem poles, pantoufles, etc. Assez jolis poteaux neufs sur les tombeaux, à côté de la route.

Forêt avec arbres gris argenté, tout à fait dans la gamme des très vieux ossements de baleines. Arbres singulièrement tordus, totem poles «naturels» («ready-mades»). Tout à fait dans le genre de certains de mes tableaux — avant que je fasse la moindre remarque à ce sujet, Alice et Eva l'ont «reconnu». Histoire de la lettre d'Égypte de Flaubert, où il raconte qu'il a prévu exactement la couleur des excréments d'oiseaux sur les têtes et les épaules des statues colossales. La «mémoire du futur», l'idée du temps. Il est de nos jours «pensable» que le futur et le passé se touchent — comme les parallèles se touchent, que seule la physique [...] du siècle passé (d'origine mécanique matérialiste) séparait à tout jamais. Conception moderne — physique du temps chez Schopenhauer (également dans: «Über das Geistersehen und was damit zusammenläuft»[27]). Schopenhauer, peut-être précurseur philosophique de la théorie de la relativité. Il prendra un jour une revanche éclatante. Schopenhauer et le nominalisme, le réalisme alle-

25. À partir d'ici, le voyage de Paalen se poursuit sur le territoire de l'Alaska et des îles qui en dépendent.

26. Dans l'art de la côte Nord-Ouest, les boîtes, dont le bois est souvent cintré par chauffage et recouvert ensuite de peintures d'une grande originalité, tiennent un rôle non négligeable.

27. De la vision des fantômes et de tout ce qui s'y rattache.

mands. Mot de Bismarck sur lui (qui déjeunait au même hôtel à Francfort), mot de Bismarck cité au début du livre de Südwig. [Hegel], Wagner et Schopenhauer. Wagner et l'esprit allemand. Böcklin. Graal. Chateaubriand. Voir Nietzsche contre Wagner. Wagner et Schopenhauer. Schopenhauer-Wagner-Weininger. Weininger-Kafka. Weininger-Psychanalyse.

Conception moderne du temps. Reichenbach.

Hegel. Je n'ai jamais pu m'empêcher de penser que Hegel a découvert la dialectique à peu près comme Colomb l'Amérique. Hegel, qui n'a jamais liquidé le complexe «Dieu». L'Allemagne, berceau des grandes bourdes séculaires: le Protestantisme, le Marxisme, le Racisme.

Protestantisme: réveil du racisme germanique, la Bible en *allemand.* Mot de Paracelse sur Luther et le pape: «Les deux putains qui se disputent la même chemise». Dans le protestantisme, l'idée du «père» reste pleinement intacte, attitude logique de Luther — il ne faut tout de même pas s'illusionner sur le slogan actuel de la «lutte des classes» jusqu'à perdre toute notion historique!

Marxisme. Essai de se libérer du complexe du père, de le remplacer. Raté par manque de compréhension pour les sources profondes de la vie, pour le problème de la foi. Tragédie de Robespierre, de Trotsky.

Racisme (et idées de Chateaubriand): retour en bloc à la fixation paternelle, etc.

Ketchikan. Départ vers minuit. Réveillé le lendemain à 6 h par le lavage du pont et la sonnerie du cor pour le petit déjeuner à 7 h. Pluie, presque rien à voir. Mal à la tête. Je reste dans le salon à lire Chateaubriand, à prendre des notes.

Arrivée à Sitka vers 2 heures. Commissaire des douanes, vieille fripouille. Hôtel Erler plein, allons à l'Hôtel Bay View. Comme

chez Erler, grosses Finlandaises mafflues. Grand vacarme de scierie de bois devant notre fenêtre. Ici, nous avons un pied en Sibérie. Relent de vieux samovar. Église plutôt échalotte qu'oignon. À l'intérieur, bordélisme baroque. Prêtre à l'accent invraisemblable, qui montre de déplaisants trésors. Canon de [...] daté 1774 devant l'église.

Je reviens aux réflexions sur le temps. Quel arbre pousserait sans la mémoire du futur? Au point décisif de l'interférence (interpédance) du futur et du passé, se pose le problème troublant entre tous: celui de l'hérédité. Beaucoup de ces énigmes s'expliqueraient sans doute par une nouvelle conception du phénomène «temps».

Notre conception du temps, du passé et de l'avenir reste encore perspectiviste (en perspective). Mais, géométriquement parlant, ce temps devrait se représenter sans doute beaucoup plus comme courbe. Voir livres là-dessus, Reichenbach, Bachelard, les Anglais. La conception courbe du temps (vérifier rapport avec la théorie de la relativité) permettrait — comme l'a justement pressenti Schopenhauer dans le *Geistersehen*...[28] — d'expliquer quelques énigmes de la simultanéité, du pressentiment et peut-être du «hasard objectif». Peut-être faut-il mettre cette pensée en rapport avec mon idée sur l'imagination, sur la surprise.

Petit musée-baraque. Jolis masques Esquimaux, grandes sculptures fragmentaires. Forêt magnifiquement sauvage, gâchée au début par d'affreux poteaux totémiques neufs, laids comme des quilles. Nous passons en face d'un hangar dans lequel on en fabrique un, badigeonné à grands coups de ripolin et pourvu d'une étiquette «peinture fraîche».

«L'Allemand qui ne doute de rien». Le Juif qui doute. L'Allemand et le Juif. Le problème de la foi.

Reconstruction du petit fort-blockhaus octogonal de [...] avec petits mortiers.

28. Voir note 27.

Visite dans une curio-shop éminemment russe. Ancienne «femme fatale» au débit solennel. Bonne couverture Chilkat. N'est pas à vendre, mais demain les «circonstances» auront peut-être changé. Parle d'autres objets intéressants, mais également enlisés dans de multiples réseaux de «circonstances». Elle montre une peau de simple renard blanc en étalant d'abord quelques mètres de velours écarlate, tout cela avec des grands airs de circonstance. Nous la baptisons la tzarine des grandes circonstances. Samovar, boîtes russes, cuivre.

«Parlors»: estaminets à petites chaises tournantes autour d'une longue table et, de l'autre côté, compartiments en bois comme les compartiments de troisième classe dans les trains allemands. Atmosphère de chercheurs d'or. Hommes en grandes bottes de caoutchouc, l'air aventureux. [...] aux yeux incroyablement bleus, faciès à la Wallace Beery[29].

Haley, vieux chercheur d'or, m'interpelle dans la rue, il a entendu dire que je recherche «Indian relics». L'air voyou-honnête. Me vend pour $ 30 un os de baleine sculpté, très belle pièce ancienne. Très difficile de trouver à quoi elle a pu servir (Rasmussen, à Wrangell, me dira qu'il croit que c'était un charme appartenant à un «Indian Doctor»[30]). Pièce très ancienne, faite dans un os qui n'a pas été bouilli. Depuis 50 ans, les baleines sont dépouillées de leur graisse par ébullition et les ossements ainsi obtenus sont plus blancs et plus secs. Cette pièce, en plus, a dû rester à l'intérieur d'une maison pour garder quelque peu de son huile, ce qui lui donne l'air d'une pierre d'un gris jaunâtre. Acheté bol en os de baleine, un chapeau de danse en bois (très beau) et une très belle coiffe Tlingit, d'un chef indien marié à une Blanche. Beau coffre en bois chez Haley.

Œuvres d'art, pièges tendus à la vie — si le piège est bon, la vie y est piégée pour toujours.

29. Comédien de Hollywood, surtout connu pour sa truculente interprétation du rôle de Pancho Villa dans *Viva Villa!* (Jack Conway, 1934).

30. C'est-à-dire à un chaman. Les Anglo-Saxons disent plus fréquemment «Medicine-Man».

Mémoire sublimation de l'action
Pensée action de la mémoire
Rêve de l'animal qui court, [...], etc.

Les îles de l'enchantement. Promenade, le soir. Baie silencieuse, blanc-gris de toute la gamme d'argent. Eaux bleu acier, couleur ventre de saumon. Rare qualité du blanc sur les montagnes estompées dans la brume, la même qualité que celle des masques esquimaux. Signification du blanc (voir *Moby Dick* sur le blanc).

La baie striée d'innombrables mouettes au cri de poulie, toujours le même, d'ici au cap Horn, où la porte du monde éternellement ouverte crie sur ses gonds de tempête. Rare beauté du blanc-gris des montagnes autour de la baie, montagnes sans lourdeur, sans poids, montagnes suspendues, impression du grand nord. Les fantômes du froid.

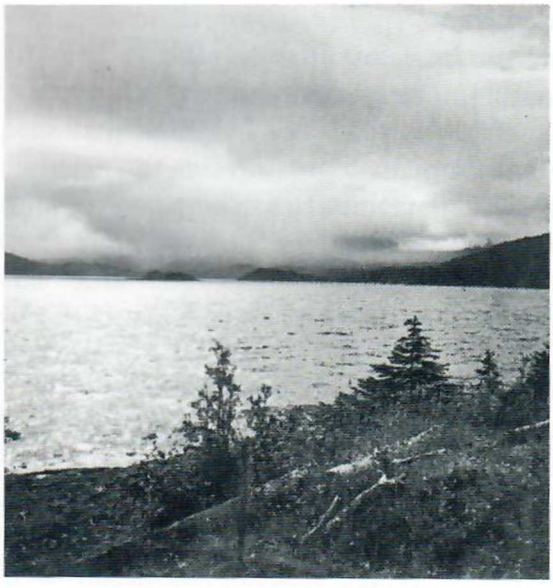
Sitka-Juneau par avion

Petit hydravion, jeune pilote blond auquel nous serrons la main comme cela se faisait à l'époque «héroïque» de l'aviation.

Le pays si merveilleusement inhabité.

D'innombrables îles et îlots, autant de peaux d'ours jetées sur un immense parquet d'opale.

Un petit iceberg solitaire nage sur la mer plane en sombre acier, il semble éclairé d'une flamme verte à l'intérieur. Le vert indicible (près de la chrysoprase) me surprend beaucoup, j'imaginais les icebergs tout blancs. Seules quelques collines mineures se dépouillent entièrement de leur neige dans ces courts étés. Une seule fois, le sillage d'un minuscule bateau trace son interminable plume de givre sur l'étendue à peine moirée. La langue mortelle du glacier Chandenhall [?]. Le cœur se détend dans cette lumière qui est celle-là même de l'aube du monde, là gît



Près de Skidegate
Photo Eva Sulzer, tirage Mantel, Via Carranza 11, Mexico D.F. Cette photographie, reprise dans la revue *Dyn*, porte en légende: *Côte près de Queen Charlotte Island*

À Skidegate, mât totémique Photo Eva Sulzer. Tirage Mantel, Mexico D.F.

toujours intact, bleuté par la grosse baleine du pôle, l'acier des mille lames d'eau dans leur fourreau de fjords, ourlés de la même émeraude qui cerne les huîtres dites «portugaises» et certains yeux d'une beauté sans merci.

Juneau presque caché derrière d'épais rideaux de pluie. Un ciel décoiffé.

Juneau[31]. Sans grand intérêt. Acheté morceaux de bois à demi pétrifiés, chez Winter. Possède très beau chapeau tressé avec six ronds verts sur le faîte, d'un très beau dessin. En demande 200 $. Coupe en os de baleine, moins belle que celle que j'ai achetée à Haley, $ 17, elle est incrustée sur le bord de vieilles pièces de monnaie en cuivre, chinoises.

Visite au Territorial Museum, très belles boîtes Esquimaudes, box Tlingit particulièrement beau, de même quelques rattles[32] et un chapeau de danse.

Visite au pasteur P... en quête d'une chemise Chilkat que m'a signalée [...]. Intérieur ridicule. Le pasteur absent, sa femme me montre un charme d'Indian Doctor: os sculpté se terminant par deux minuscules bites (comme l'os de renne préhistorique dans le livre de Kalleinder), détail qui a dû toujours échapper à cette brave dame.

Yumhana [?] — Wrangell dans un autre très petit hydravion aux couleurs rigoureusement identiques, orange et noir, à celles d'une salamandre qui, l'année passée, habitait notre cave à Varengeville.

Wrangell

Wrangell se présente en petites maisons pareilles à la vieille gravure sur bois d'un de ces livres d'aventures qui faisaient mes délices, enfant, et où il n'était question que de chasse à la

31. Capitale de l'Alaska.

32. Hochets ou crécelles de chamans, utilisés au cours des danses rituelles.

«House-Post» ou Paravent Tlingit
acquis par Wolfgang Paalen à Wrangell (Alaska) en 1939
Sculpté et peint vers 1845 pour la maison des Shakes,
du Clan de l'Ours. Hauteur : 5 m.
Aujourd'hui au Denver Art Museum

baleine, de blockhaus, d'igloos et d'aurores boréales. Wrangell Hotel. Son émissaire, le vieux Bill au crâne protégé par une visière verte, ce qui lui donne un air irrémédiable de lithographe, s'empare de nos bagages et, par un plancher, nous accédons au Wrangell Hotel, tout en bois comme toutes les autres maisons. À droite, pièce de réception. Deux énormes têtes d'élans encadrent de leur profil de rois de France le casier des clés. Large vitre vers la rue. Derrière elle, en une rangée, six chaises occupées par des individus à l'air passablement abruti, occupés à fixer la rue d'un œil morne. Gênant pour les Finlandais [?].

Patronne archipeinte, métisse Haïda, sirotant des verres du matin au soir, a pour amant le jeune bar-keeper à l'air avili. L'autre pièce — elles sont séparées par l'escalier — contient ce zinc, des métisses, des Indiens, des aventuriers (sur une porte: «Beer Parlor» et en dessous: «Carics [?] entrance»). Mêmes compartiments de bancs latéraux que dans les autres estaminets.

Boutiques de W.C.W. Première fermée, je reconnais au fond la merveilleuse «house front»[33]. Deuxième boutique, sommeillante également. (Aucun bateau n'arrrive et personne ne se presse d'enlever les affreux petits totem poles souvenirs, etc.).

W.C.W. apparaît, méfiant comme un hérisson et mal réveillé.

Boutique de W.C.W., véritable boutique des mille et une nuits — tout s'y trouve: masques de danse Tlingit et Haïda, Chilkat blankets, dents de narval, kayaks Esquimaux, outils et pipes Esquimaudes, d'innombrables dents ou défenses de mammouth, un objet indéfinissable que je prends pour la partie d'un kayak. À ma demande, W. répond par un grognement évasif — il m'expliquera plus tard que c'est un sexe de baleine, ce qu'il ne pouvait pas me dire en présence des dames (sic).

33. Il s'agit en fait de la «house post» centrale de la maison du chef de la famille Shakes — du Clan des Ours chez les Tlingit —, George. Ce magnifique poteau mitan de 5 m. de haut, parfois présenté comme un paravent — dont parle longuement le n° 3-4 de *Dyn* — trônera longtemps dans l'atelier de Paalen à San Angel, dans la proche banlieue résidentielle de Mexico. Il appartient aujourd'hui au Denver Art Museum.

Dans l'autre boutique: medicine-doctor outfit[34] (masque de l'esclave mort), coiffes, rames de canoes. Canoe élancé comme les barques des Vikings. Vieille construction en bois léger dont se dégage la même allure de désespoir grotesque que de certains anciens tableaux et collages de Max Ernst. Ravissant petit garçon en pantalon bleu, qui se planque à côté d'une maison sur pilotis. Maisons sur pilotis dans le port.

Bill me fait connaître, dans un ignoble bouge, George, dernier descendant du chef des Shakes — c'était la famille dominante de cet endroit. George, vieil homme à tête de grenouille, l'œil intelligent, assez dédaigneux et très ivrogne.

Dîner dans le «City Café», cuisiné et servi dans un enfer de friture par un Japonais plus ivre que brute (?).

Fille aux pommettes très saillantes mariée à un Norvégien ivrogne, marin d'occasion. Me débite pour 1 $ (prix fixé par son père) l'histoire de leur totem pole, que je retrouve le soir même dans la brochure ethnographico-touristico-publicitaire, gratifiée à la fin d'un poème sur la lumière du nord par l'entreprenant W.C.W., lequel n'hésite pas à faire intervenir la lumière du nord lorsqu'il s'agit de vendre ses boutons en prétendu ivoire fossile.

Îlots en face du vieux Wrangell

De la table se lève en titubant un jeune homme hirsute qui me demande l'heure. La réponse qu'il est 7 heures ne lui suffit pas, il veut savoir si c'est du matin ou du soir, en me faisant comprendre qu'il cuve là son whisky depuis deux jours.

Du vieux Wrangell ne reste qu'un totem pole surmonté d'un ours que la mousse a vêtu d'une épaisse fourrure. Sous une vraie jungle de (ici, un dessin), quelques planches blanchies comme des ossements.

34. Équipement de chaman.

Une biche, au loin, nous regarde débarquer sur l'îlot. Vraie forêt d'ondines, sapins énormes, enchevêtrés, des myriades de fanons de caribou. Marécages. Serpents, sauriens de mousse. Le tout, par endroits complètement impénétrable.

Découverte du tombeau de l'Indian Doctor. Genre de petit blockhaus parfaitement carré. Waters et ses fils surpris, en connaissaient un autre près de là, pillé depuis longtemps. Ce tombeau-ci est parfaitement intact. Doit avoir bien plus que 100 ans d'âge. Les gros troncs de cèdres totalement vermoulus et couleur de bronzes antiques cèdent facilement. La famille Waters attaque le tombeau sans montrer d'hésitation, à la fois par en bas et par en haut. Le vieux a vite fait d'y pénétrer entièrement et ses fils trient ce [...] butin qu'il leur passe par un trou agencé en dessous: restes de tissu d'écorce de cèdre rouge, restes d'un bonnet, d'une Chilkat blanket, petits os d'oiseaux probablement déposés par quelque castor ou quelque furet, restes complètement vermoulus de coffres en bois, bois pourri devenu phosphorescent, bois réduits par la pluie séculaire à l'état d'amadou. (Quand on racontait pour la première fois aux Indiens l'histoire du Déluge, ils trouvaient ridicule cette petite pluie de 40 jours!).

Ossements, sur les côtés desquels était partiellement répandu un rouge extrêmement vif. Phénomène inexplicable jusqu'à ce que Waters trouve un «charme» à ventouses de pieuvre stylisée qui avait été peint du même rouge.

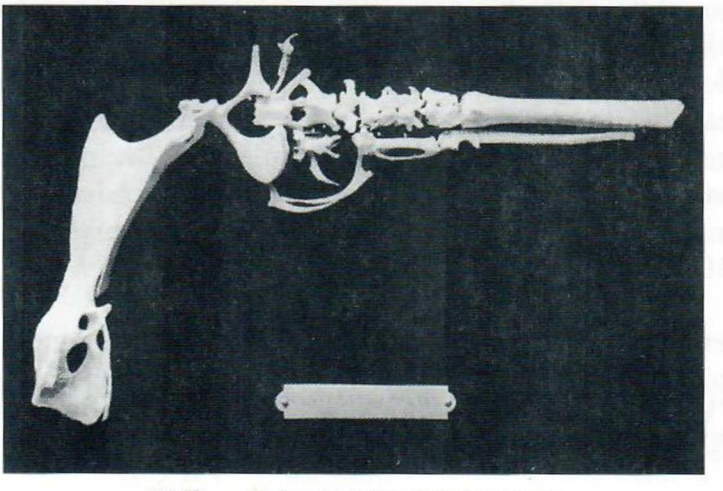
Nid d'aigle et aigle tournant dans le ciel.

En rentrant à Wrangell, nous dépassons un îlot qui a l'aspect parfait de *L'Ile des morts* de Böcklin, les cyprès étant remplacés par les sombres sapins.

Marché de Wrangell. Magnifique masque Esquimau, sexe de baleine, vieux câbles, deux petites statues très anciennes, en

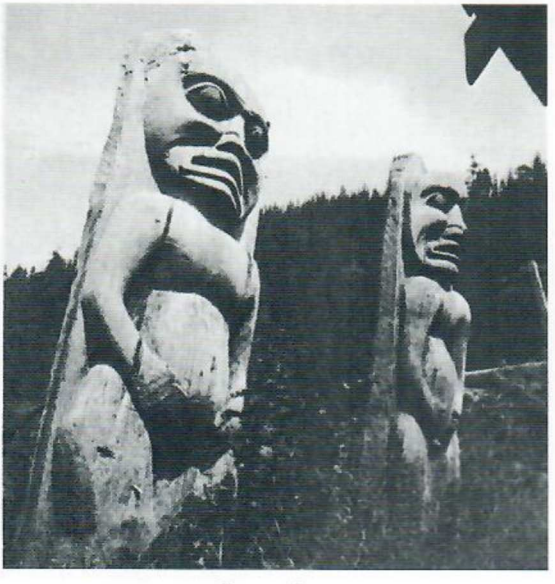
ivoire de mastodonte (Esquimau). Une servait à faire du feu, le trou pour la vrille (rechercher termes exacts) pour faire surgir l'étincelle se trouve exactement à la place du cœur de cet homme et ce creux a été scellé par la glace avec une pierre verte, qu'elle enserre d'un bois [?] bien plus que millénaire — cette petite statue et une autre, féminine, étonnamment ressemblante aux reines des Cyclades, ayant été trouvées à la place d'une habitation engloutie depuis fort longtemps sous chaque marée haute.

Wolfgang Paalen

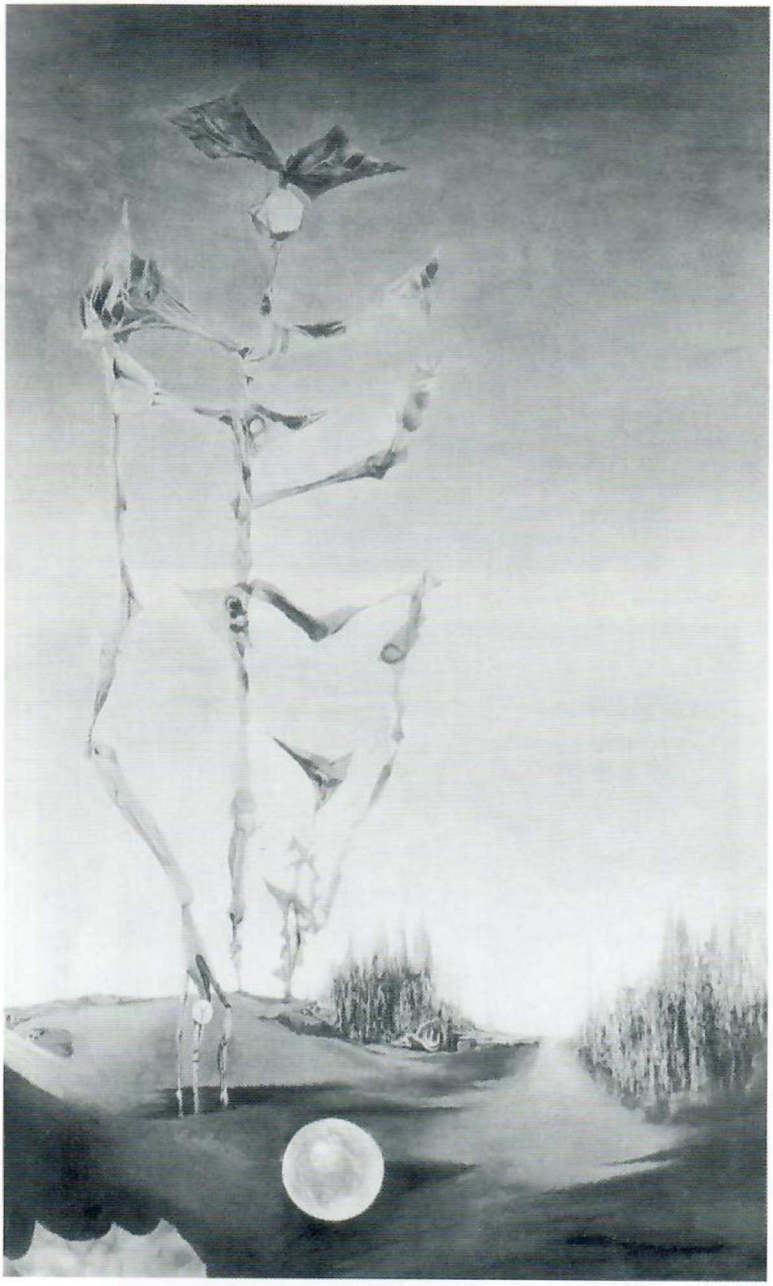


Wolfgang Paalen, *Le Génie de l'espèce*, 1938
Objet surréaliste. Collection Isabel Marin de Paalen

Jan
Photo Eva Sulzer, tirage Mantel, Mexico D.F.



Guayas Lam
Photo Eva Sulzer, tirage Scott Camera Craft Lt,
1015 Douglas Street, Sussex BLDG, Victoria — B.C.



Wolfgang Paalen, *Paysage totémique de mon enfance 1*, 1937
Huile sur toile, 129,5 x 80 cm.

PAYSAGE TOTÉMIQUE

I

Le pays du crépuscule, le seul dont la lumière m'est supportable en cet été sourd de 1939, la côte «Nord-Ouest» du continent américain, hérissée de ses mâtures totémiques à la dérive aux confins du monde, fait déferler les vagues de ses frondaisons vert sombre jusqu'à la lisière d'une mer couleur d'acier. Sous les inexpugnables voûtes de sa forêt sans âge, toujours débordante d'ours, d'aigles et de loups, se cachent les épaves scarifiées d'une culture des plus étranges faite par des hommes à face de lune en cuivre.

La Colombie Britannique, l'Alaska.

Noms de loin aveuglants de neige comme la traîne d'hermine des coiffures des anciens chefs Tlingit, cédant à l'approche aux noms doucement xylophoniques, aux sons de cloche en bois dans la main de feutre d'une rosée sans fin:

Haïda, Bella-Bella, Bella-Coola, Kwakiutl, Nootka.

Le parfum omniprésent de Vancouver jusqu'au delà de Sitka, le fumet du cèdre rouge fraîchement coupé d'une si particulière saveur de bon crayon, la seule synthèse approchante serait un subtil dosage de vétiver mêlé de jasmin avec un rien de santal — c'est l'âme de l'arbre magnifique, de cette «Thuya gigantea» qui se fit colonne héraldique, maison, canoë, dont l'écorce tannée vêtit son peuple forestier. Cèdres rouges, cèdres jaunes, pins et sapins de multiples espèces, spruces, hemlocks, dits «hemlocks échevelés», maples, aulnes, et tant d'autres escaladent les remparts, montent à l'assaut des flancs, drainent la sève de cette terre aurifère, de ses immenses aires aux gisements sommeillants.

Des cimes des plus hauts sapins les aigles chaperonnés de neige tombent lourdement dans un ciel toujours menaçant dont ils épousent toute l'étendue à la large coulée d'une brasse

royale. Le crissement de crêpe déchiré des longues volées de grands corbeaux dénoue et noue sans cesse la grève à la forêt. Profils d'hommes et de bêtes, inextricablement enchevêtrés, toutes faces éteintes au soir, jaillis du rythme d'innombrables coups de hache précis comme le battage des canines du loup en proie à sa victime, les mâts totémiques se dressent, lances d'une démesurée bataille peinte par Uccello.

Quand, sous la sourdine du brouillard, les couleurs se taisaient, quand dans un halo de chrysoprase, les formes végétales se muaient en apparences augurales, quand sous l'haleine du pôle qui purifie les pressentiments des êtres et des choses, les «blanches belettes de l'éblouissement» faisaient des leurs: je sus que c'était ici où mon exaspération, devenue phosphorescente comme le mort-bois d'une foi croulante, allait trouver de quoi mettre le feu à un édifice mental qui finissait par ressembler à s'y méprendre à un piège.

J'ai l'amour difficile.

Je ne lui demande pas l'ivresse mais cette lucidité particulière que généreusement il départit aux femmes, là où trop facilement s'égarent les hommes plus aptes à exalter leurs réflexes dans le miroir d'obsidienne de la haine.

Tâchant de faire voir avec amour et avec haine ce que je vois: au visage nouveau, à l'inconnu extérieur je ne léserai aucun de ses droits de «documentaire» tenus pour imprescriptibles entre tous par ma façon de comprendre la *réalité.* Mais rien ne saurait me faire recourir à ce prétendu point zéro de l'observation, censé s'insérer comme la chaste épée entre la perception et l'interprétation. Pas plus qu'instaurer une arbitraire solution de continuité entre le lever et tomber du rideau sur la présence visuelle, entre ce que je vois et ce que je sais.

Aux ethnographes de remplir les herbiers indispensables à la connaissance, à faire le point du savoir.

À l'artiste-philosophe de mettre au jour la fatalité sensible de son époque, d'embrasser dans toute la latitude de la pensée et de l'espace ce qui, sans lui, se mue en trésor de poussières. La faim qui tour à tour depuis la faillite de la beauté occidentale aiguillonna vers l'Asie, vers l'Afrique, vers l'Océanie, vers l'Amérique précolombienne les yeux les plus lucides, n'occulta

que la nécessité de plus en plus impérieuse d'une universelle osmose portant à tel degré la combustion des formes, qu'enfin *adulte* l'art moderne s'y forge sa *conscience mondiale.*

La surprise, pierre à feu de l'inspiration, pour moi ne joue mieux qu'à cet *angle d'attaque* où devient iridescent de *présence,* éclate désespérément visible ce dont la première apparition ne fait qu'un avec sa perte. Pour tout ce qui, de main et de pensée d'homme, prit corps, il est ce dernier moment fascinant comme le clignotement des ailes du papillon que les plus beaux yeux ne voient pas: ainsi, avant de se fondre dans le temps, l'œuvre se pare une dernière fois de tout le rayonnement de son espace spécifique. Décharnées colonnes vertébrales des mythes d'une grande vie en plein air commune, les totem-poles se chargent du tragique qui permet de les approcher à l'ombre portée de l'heure. Et rien, pas plus le bruit des moulins vides de l'esthétique que les superstitions de l'époque ne feront que ce ne soit à l'art et encore à l'art que j'aie recours comme au témoignage humain le plus complet.

Témoignage qu'on n'a jamais entièrement réussi ni à détruire ni à comprendre. Dans un sens ou dans l'autre toujours trop pressés de *passer* le fameux *pont,* rares étaient les regards aptes à saisir de quoi pouvait être fait ce pont. Sur lui, sur le seul pont de la création artistique, pourtant, l'œuf philosophique roule et la liberté y passe (hélas toujours encore incognito); seul pont, unique lieu où d'un poids idéalement égal oscillent les plateaux avenir et passé: ce n'est qu'ici que le bruit du fruit qui tombe reste suspendu dans le silence parfait pour une fois vainqueur de l'écho des pas de la causalité dans son escalier sans fin.

À la seule qui témoigne d'aubes dont aucun autre signe d'intelligence ne nous parvient, à la plus mystérieuse, la plus désespérément tenace, à celle qui, dans les grottes de la préhistoire, tenaillait à l'œuvre le peintre jouet des éléments, traqué par la faim le fait tenir bon dans les greniers des grandes villes et, fût-ce avec le sang de sa vermine sinon avec le sien, le force à barbouiller les murs des cachots de la civilisation — c'est à l'impulsion de la *création artistique* que je demanderai le chemin de la conscience humaine. Plus profondément enraciné

dans le temps et dans l'espace qu'aucune autre souche mentale, c'est encore elle qui dans le sable de nos jours, face à la marée montante d'une bestialité sans exemple, nous fait tracer notre message.

À ce littoral ignoré, à cet art eau de source au versant du désemparement il me fallait venir pour voir se dessiner pour la première fois entièrement *intelligible* la ligne de clivage dans l'iris mordoré du sphinx qui toujours préside au *passage à niveau* de la vision et du visible.

Dyn, n° 1, 1942

II

De Jasper à Prince Rupert

Halte. Un homme gros, déguisé en boy-scout, m'embarque faire un petit tour à travers le Parc National (nous sommes à Jasper). Vers une orée inextricable un ours trotte à ses affaires d'ours et les chevreuils font des grands yeux dans l'ombre verte. Mais c'est encore l'ambiance bêtifiante du confortable sportif. Le train allongé comme un chat et tout de travers par la déclivité du terrain se mue en convoi de marchandises, un seul Pullman tanguera à sa queue jusqu'à Prince Rupert. Les bons réveils au milieu de la nuit — alors le mouvement s'engouffre à perte d'ouïe et semble pomper à lui toute la lumière noire — chaque signal est le signe complice d'une nouvelle dimension — et savoir que le matin lèvera sa coupe sur un pays nouveau!

Mac Bride. Charmant village dans une apothéose de quiétude. Ces jolis villages blancs et argent maintenant tout en bois, à l'approche du train délèguent des gares minuscules, tout en bois également, et chargées de chèvrefeuille, de capucines et des conditions d'une paix inacceptable.

Filent des pièces d'eau ovales, aveuglées d'épaisses purées d'algues, enclavées entre les sombres frondaisons de plus en plus compactes; l'odeur d'écorce mouillée, d'étangs. Les sapins deviennent énormes, cèdres jaunes et les royaux «Douglas-Fir». Troncs d'arbres calcinés, estuaires barbelés de ramures mortes, embâcles de souches hérissées, argentées et infranchissables. Marécages, eaux, canards sauvages, plongeons. Parfois un block-house solitaire. Devant des braises rougeoyantes, dans une bouffée d'herbes brûlées, des bûcherons, en blouse de laine à grands carreaux, lèvent des visages aux joues couvertes d'un chaume de fin de semaine sous des feutres invraisemblablement culottés. La forêt renard-argentée, la forêt porc-épic, la forêt peigne-nuage.

«La contrée regorgeait de lynx»... De lynx aux oreilles en houppe... Bâtir un feu sous la pluie battante. D'abord, il faut ramasser les branchettes résineuses sous les grands sapins. Puis, autant que possible, de l'écorce de bouleau et de cette précieuse poudre de bois que cet arbre ravissant après sa mort renferme sous sa peau de satin imperméable. Tout est détrempé depuis des jours; il faudra abattre des troncs morts assez gros pour leur trouver le cœur sec.

Notre époque, aux instincts grégaires systématiquement hypertrophiés, tient l'isolement pour le mal suprême et l'on ne saurait que faire de l'orgueil farouche de l'ancien squatter qui, tel une divinité sylvestre décampait pour des miles au fin fond du bois comme fit le grand-père de mes amis Mc Kinley, quand il trouva que cela commençait à trop «grouiller par là», que cela «sentait la ville». Le fait est qu'à une journée de sa résidence venaient de s'élever les trois premiers block-houses.

Goat River. Un nuage inouï en trois limbes superposés face au couchant fait prisme, auropubescent et constellé d'astéries comme une promesse d'aurore boréale.

Et c'est la forêt pour de bon.

Enfin je les vois autrement qu'en rêve, les grandes forêts de l'Amérique du Nord. Les «Terres du Silence» au dire des Indiens, les pylônes de tout le silence du Nouveau Monde, les cimes où se mouillent et sèchent les rets du ciel. À peine, au souffle de la pensée, la voûte grenue d'astres bascule sur les fûts

de ces magnifiques piliers qui presque immobiles soulèvent l'éternité sur l'hémisphère du Nord. Un incommensurable ralenti autant que la vue déroute l'ouïe à croire saisir dans les grincements ligneux le grincement même des ressorts du temps. Érables sans fin, cèdres géants et les ifs sombres des majestueux sapins, des «Douglas-fir»; les clairs épicéas, toute la gent altière des conifères et les aulnes, les mélèzes, les Ponderosa, les baumiers aux arômes capiteux comme le *baume de la vie externe*, seigneurs puissants des ciguës, des folles ellébores qui prétendent guérir la folie — et de la marée des fougères rythmée en flamboyantes bouffées aux enflures du poitrail de la terre comme par la pulsation même de son souffle énorme. Par delà tout horizon imaginable, vague après vague moutonne en toujours nouveaux monts et collines turriculées aux crêtes, massifs de fumée bleue au loin, l'assaut éternel des mouvantes murailles, des armées d'une vie si victorieuse qu'à perte de vue son vert incendie ne fait qu'un avec le grondement de l'immense orgue d'une sève inépuisable et qui chante le silence!

Les sous-bois se desserrent-ils tant soit peu, tout est à la tendresse des clairières. Au moindre geste du soleil, le sol renard se constelle de nébrites et les poulpes coriaces du mort-bois tavelés d'or sous l'étincelant cantique des moustiques se terrent éperdument dans la toison des sphaignes. Mais dès que l'austérité des cèdres et des tacamacs reguinde leurs dais, à nouveau le bois se rembrunit. Surgissent alors d'éburnifiés aïeuls d'hemlocks condamnés à hanter sur place comme des fantômes perclus traînant leurs hardes de lichens sur des chicots noirs. Plus loin ce sont des simulacres de combats, des mirages d'accouplements. Des colosses de troncs encroués en des chutes fabuleuses sur des massues monumentales, gigantes écuissées par la foudre, et ces laocoonesques écorchés aux mille bras ophidiens d'un bronze trop torturé, trop furieusement natté pour ne pas faire douter de la prétendue douceur des agonies végétales. Dessouchées d'emblée, leurs racines font la roue dans une formidable mise à nu. En câbles gras, en filandreux cordages entremêlés de pierres que la chute écrasante ne put pas libérer de leurs serres, l'armature secrète, les gréements souterrains, les entrailles même de la terre en liberté sauvage se

donnent en grand spectacle, ondulent en gorgoniques nids, en tuyautages absurdes, verges, veines monstrueuses, le tout grandiosement sexuel et pourtant d'un étrange désintéressement, ne fût-ce que par l'émeraldine omniprésence d'une rouille souverainement impartiale. Ô jeunes lances, vous cèdres rouges qui veillez sur le sommeil d'émeraude des géants comme des *espèces perdues* englouties dans la lente luxure des marécages et sans merci gaînés d'une mousse qui des plus anciens vénéfices semble être l'écume — sur le rêve peluché de ces ancêtres, vautrés dans le fuligineux baquet des tourbières, pris dans les filets des marchanties et des grenouillettes, traités en sauriens et parfois pavoisés de feuilles innocentes, cèdres rouges et blancs bouleaux, vous qui perpétrez le chant d'orage des foudroyés des équinoxes et de ceux enfin qui se riaient dans leur écorce des frayoirs d'un siècle après l'autre et de la gourme des quatre vents, pour un jour céder sous la houppelande d'un hiver interminable — cèdres rouges et blancs bouleaux qui sauvez l'arche et l'arc en terre du sang vert — vous savez tout de ces succombés ventousés par l'exténuante caresse de l'amadou, des grands brisés, roulés dans les suaires squameux du gluten par l'inexorable patience du marais qui à la seule lueur des feux-follets et sous l'œil indifférent du lynx distille du terreau le protéique élixir, cette eau noire et grasse.

Plongeant sous sa voûte, l'œil au milieu de la forêt soudain se trouve face à la plus ancienne des peurs, la peur à gorge de sauterelle. La peur verte, la mère des peurs. Dans ce qui n'est ni le glauque sous-marin ni le lait sulfureux des crépuscules, mais l'haleine opaline des jours premiers, dans la lumière subliminale de la sylve, anneau après anneau la vie se mire dans son secret. Dérisoires hiérarchies! Pour peu que la spéculation cesse de s'hypnotiser sur son tracé de craie ne voit-elle pas se lover par en bas et par en haut à l'infini ce qu'elle prenait pour les degrés, pour les gradins d'une pyramide dont le sommet prétendait émerger dans le vacuum de la raison? Et en quoi le fruit désavouerait-il la fleur? En quoi l'action désavouerait-elle la pensée dans les spirales des galaxies aussi insaisissables que ces tourbillons de poussières atomales qui s'élèvent au bord du pensable?

Habitué à voyager penché au dehors, pourtant je n'aurais jamais cru possible d'oublier si parfaitement le véhicule. Le rail dans ces bois devient trait d'union trop abstrait, passerelle trop exiguë et incompréhensible sur le précipice des siècles pour ne pas dénier la réalité à ce qui sur lui roule — d'ailleurs à une allure de diligence saccadée de haltes de plus en plus fréquentes et inexplicables. Parfois si prolongées qu'elles permettent une plongée dans l'orée forestière. Comment le dire — sous cette pression sauvage du silence, le train pour la pensée a tout bonnement cessé d'exister et lui refuse ce minimum d'appui que même d'une cloche de scaphandrier on est en droit d'attendre. Le fait d'avancer par l'unique artère de ces étendues impondérables — aucune route ne relie encore la Colombie Britannique au reste du Canada — d'heure en heure à l'acuité d'une sensation physique si fortement s'aiguise, que l'on serait tenté de stipuler les rudiments d'un nouveau sens en gestation: du sens de la dimension.

Et si demain nous parvenait la gazette idéale pour nous apprendre en caractères de fauvettes que plus que la fameuse locomotive, corps et biens le train entier s'est perdu dans la forêt, qu'il ne trouve plus la sortie (enfant, j'entendis parler d'un convoi évanoui de la sorte quelque part en Sibérie, je n'ai jamais pu vérifier cette histoire) je dois avouer que cela ne serait que du plus confondant naturel.

Et voici la boutique aux aromates du souvenir grande ouverte, et voici la fiole qu'il ne m'était pas permis d'atteindre, enfant, je me dressais sur la pointe des pieds, même son étiquette alors je ne pus la lire — maintenant elle est à jamais effacée — mais si l'élixir n'a plus la vertu de faire grandir, de rapetisser démesurément, pourtant ne suffit-il pas de le lever vers la lumière pour voir que le mot *demain* y est toujours enfermé et que lui aussi est devenu transparent...

Je pense à la féerie survenue dans une nuit de mon enfance. Entre un seul lever et coucher d'automne, une prodigieuse montée d'incalculables *processions de nonnes* spolia toute une forêt. Tout le bois entre la maison de Sunga* et le flanc de la

* Sagan [N.D.L.R.]

colline où s'élevait le château voisin — qui alors soudainement et pour la première fois apparut à travers le squelette forestier dans la stupéfaction matinale. Nous nous frottions les yeux: il était bel et bien là comme un de ces châteaux surgis aux doigts des djinns selon le caprice d'un prince méchant. Toute la nature sylvestre traîtreusement désarmée retenait son souffle, aphone et comme transformée en verre opaque; sous nos pas seulement crissèrent les aiguilles des sapins vitrifiées. La première rafale nous fit frémir: aux lèvres de l'aquilon la forêt comme une coupe en cristal tinta.

Ils me semblaient alors sans fin, ces vieux bois de Silésie, où brûle toujours le charbon d'une antique foi païenne. Là s'effeuillèrent les meilleures années de mon anachronique jeunesse. Bien plus attentif à suivre les traces des chevreuils et des sangliers que la grisaille des maîtres sommeillants du lycée dans la petite ville voisine. Pourtant elle offrait de quoi charmer les tourments d'une jeune imagination, cette vieille école. Logée dans l'ancienne résidence de Wallenstein — c'est là où Kepler vint de Prague tracer le sombre horoscope du duc — ces dalles résonnaient encore des échos d'hommes et de bêtes blindés de fer et de haines séculaires.

Si à cette époque j'étais convaincu d'une chose, c'était de mon «droit d'aîné». Comme je les détestais bien, mes petits frères! L'âcreté d'un amour précoce, d'un amour trop vert, avait tôt fait de m'éloigner de leur bruyante compagnie. Et je l'exerçais de main lourde, mon droit absurde. Quand, grandissant, les cadets cessèrent de le tenir pour imprescriptible, alors quelles batailles! Au milieu d'une belle après-midi de campagne la grande maison vide résonne de nos piétinements et halètements. Presque adultes, de force à peu près égale, nous nous battons en silence, rageusement, soufflant comme des soufflets de forge. Les chemises déchirées, les mains zébrées de sang, les visages tuméfiés, les yeux phosphorescents de haine... et figés face à face, nous finissons par terriblement nous ressembler, comme il advient aux adversaires tenaces et patients...

Dyn, n° 2, 1942

III

(suite)

De Jasper à Prince Rupert

Longtemps après je retrouvai R., vagabond traqué par la faim et les gendarmes, terré à l'approche de l'hiver chez un garde-forestier. Sa pauvre tête de saint raté, depuis de longues années charbonnait péniblement; pourtant, sa pensée ne restait pas toujours en veilleuse. Si des heures de râclage lassant de souvenirs futiles et de tristes plaisanteries, qu'une fois il m'expliquait être des «plaisanteries de garde», furent près d'épuiser ma patience, brusquement parfois son verbe s'enflamma. Alors sa voix rauque se fit très pressée, haletante, talonnée par la peur de perdre l'unique fil qui lui restait à désespérément me tendre au seuil de son délire. Je le *suivis* sans crainte. Ce fut alors le plus étonnant, le plus ingénieux traité de spectres et de fantômes. Quels trésors de subtilité pour distinguer du «mimétisme facultatif» des spectres qu'il appelait «spectres de position» les simples «franges hallucinatoires» d'un phénomène dit *trace agissante.* Mais il admettait le plus honnêtement du monde que des sources d'erreurs n'étaient pas exclues, que pour comprendre l'essence des vraies, il fallait traiter avec autant de sérieux, autant à fond le problème des fausses apparitions. La beauté de son système, architectural jusqu'aux dernières de ses plus surprenantes correspondances, me surprit toujours par une rigueur presque kantienne dont tout arbitraire semblait exclu.

À certains traits d'une politesse exquise — il considérait, par exemple, comme un manque de tact déplorable, si, en affranchissant une lettre destinée à une dame, on se servait de plusieurs timbres au lieu d'un seul de la valeur du montant entier — sans parler du cérémonial strict avec lequel il fallait saluer certain cheval pie — chez lui s'alliait un humour particulier. Ainsi il me conta comment tous les vendredis, *quand il était encore le roi d'or et de fer du pays de Bohème*, il battait le rappel de tous les généraux unijambistes de l'histoire.

Ce que je lui fis voir de mes tableaux ne le surprit nullement. À ses dires, tout cela lui était abondamment connu et j'avais

Wolfgang Paalen, *Paysage totémique*, 1937
Fumage et huile sur toile, 72 x 98 cm.

tort de fréquenter *ces régions*. Je venais de peindre alors un tableau pour lequel le titre: *Paysage totémique de mon enfance* me semblait s'imposer. Peu de temps après m'était parvenu un de ces objets tant convoités depuis longtemps, un modèle de poteau totémique, bel ouvrage d'Indiens Haïda taillé dans un morceau d'argilite noire. Mais personne alors ne savait me dire grand'chose de ces légendaires Queen Charlotte Islands, de la Colombie Britannique, de l'île de Vancouver, beaucoup moins connus que le centre d'Afrique, de ce qui pouvait rester de ces fameuses tribus de guerriers et magnifiques sculpteurs... Deux ans plus tard, quand s'ouvrit comme par enchantement la porte de cette grande «maison de communauté», je vis que je n'avais fait rien d'arbitraire.

Mais trève d'anticipations — nous roulons encore à bonne distance de la côte. New York paraît plus loin que l'Europe. Plus le moindre écho de toute cette trépidante frénésie de camelote, finie l'obsession du Moloch «job» qui ne connut ni père ni mère, ne parlons pas de *vocation*, même pas de métier pour cet affairement interchangeable comme le sourire en caoutchouc à toute besogne de l'herculéen calicot, tonitruant et toujours à vendre... Finie la toute-puissance des légions de grand'mères indestructibles, détentrices du matriarcat bancaire. (Il est vrai qu'il s'agit d'aligner des outils, non pas de former des êtres. Ne parlons pas d'amour. Le prototype de l'amant, le jeune premier de Hollywood, n'est-il pas ce goujat appétissant qui *ne sait pas parler aux femmes*?...)

Et ainsi jour et nuit tournent les grandes turbines inutiles du moulin à hommes, glaçant les veines de celui qui sait, qui passe, qui pense et voit venir les colonnes à têtes de larves plus effrayantes que les zombies...

C'est Kafka qui a tout prévu, tout compris. Et, ce qui est curieux, moins dans *l'Amérique* que dans *Le Château*.

Il en va de quelques livres essentiels qui n'ont pu finir, comme du Hollandais Volant. Bannis à tout jamais du hâvre des solutions, leur climat est Cap Horn. Mais quand aux équinoxes d'une époque l'orgue des interrogations tourne à la folie, tous les sifflets du doute unis: alors, au large de la pensée, réapparaissent leurs feux de position.

Le «Château» n'a rien à voir avec d'autres châteaux trop splendides, merveilleux lieux prismatiques où fleurit la formule du poète. Le château de Kafka se dresse en plein New York. Ses dépendances, ses communs se trouvent en Russie. K. perdu dans les paliers d'interdépendances, dans la hiérarchie des antichambres fuyantes d'attente en attente en incommensurable pyramide sans tête, K. perdu dans le gratte-ciel du procès: c'est la bureaucratie de ce Kremlin de cauchemar, protagoniste de la plus sinistre farce de l'histoire, ce sont dans les gratte-ciels les cages d'ascenseur vides *un soir d'été* quand une bestialité sans nom sera déclenchée dans les grandes villes du Nouveau-Monde, c'est la garde-robe en corne dépolie des ruches de l'anonymat où poliment mais sans résistance possible celui qui entre est invité à ôter son visage...

Sur une de ces constructions vertigineuses, pont tout en cure-dents croisés — je ne les croyais plus rencontrer qu'en des films du Wild-West — la chenille en fer surplombe la vallée du quatrième jour de la création où, tout au fond des foudroyants précipices de la forêt vierge, le grand fleuve Skeena vers le delta du Pacifique roule ses eaux couleur feuille-morte. Premiers villages d'Indiens. Pauvres hameaux lacustres, huttes et cabanes rudimentaires sur pilotis. Et pauvres gens. C'est le départ annuel à la côte pour la pêche au saumon et pour le travail dans les usines de conserves de poisson, principale industrie de la contrée. Vêtue de lainages informes sans coupe ni couleur, coiffée de casquettes, de passe-montagnes, encombrée d'enfants, de maigres valises et baluchons, patiente une foule d'aspect incontestablement asiatique. Le convoi qui a maintenant l'allure d'un véritable train de cirque s'arrête aussi bien à Kitwanga qu'à Woodcock, à Cedarvale qu'à Docreen, qu'à Pitman, qu'à Usk, qu'en plein bois entre ces lieux, et quand vous demandez la raison d'une station par trop prolongée, invariablement, d'un air mystérieux, on murmure: le saumon...

Quelques jolies fillettes aux nattes bleues, au teint allant de l'ivoire au buis, de jolis enfants tout ronds s'écrasent le nez aux vitres. Peut-être en Sibérie voit-on encore des wagons aussi vétustes, très hauts de plafond, éclairés par des suspensions à pétrole et munis d'incroyables poêles en fonte dans les coins.

Ces cars bondés d'une foule d'Indiens taciturnes n'exhalent ni l'odeur sure des assemblées paysannes ni l'âcre fumet des pêcheurs, c'est un relent plus exotique, plus *jaune*, qui les imprègne.

Souvent ce ne sont que trois, quatre huttes perchées au milieu d'étangs. Plus le delta approche, plus la voie ferrée semble douée d'une singulière élasticité pour se maintenir en terrain aussi hasardeux. Encore un de ces arrêts loin de toute habitation. Goutte après goutte, du bois vermoulu, d'innombrables fentes herbeuses du terreau, suintent et sourdent les cent mille eaux. Le rail disparaît dans un halo de dents-de-lion, myriades de petites lanternes remplies de brouillard. Au bout de la perspective interminable d'un deuxième rail abandonné, un homme en bleu agite un fanal. Têtes taillées en amande, silencieuses et brunes, d'enfants qui se penchent par les fenêtres. Cascades de sureau en fleur et partout les pointes de feu des cierges vermillon appelés «pinceau d'Indien». Une rivière à genoux cueille les bluettes des geais et l'appel sans écho d'un bruant.

Quand dans les champs noirs du ciel arde sa semence glaciale, sur terre lacs et eaux lui répondent. Le baigneur sidéral étire ses membres cristallins et la nuit ouvre sa géode plus grande que tout commencement et toute fin.

... À hauteur d'œil d'énormes poutres aux interstices colmatés de mousse, frangés de pluie, me bouchent le matin blafard. C'est le débarcadère de Prince Rupert. Nous avons onze heures de retard.

Dyn, n° 3, 1942

IV

Le sens étant diffus partout de par le monde, peu importe si à certains moments il reste pris au piège des réalisations, peu importe pourvu qu'il fasse jouer le piège. Si un vautour en chair et en os frappa Léonard enfant, ou si, en pseudo-souvenir, il fit

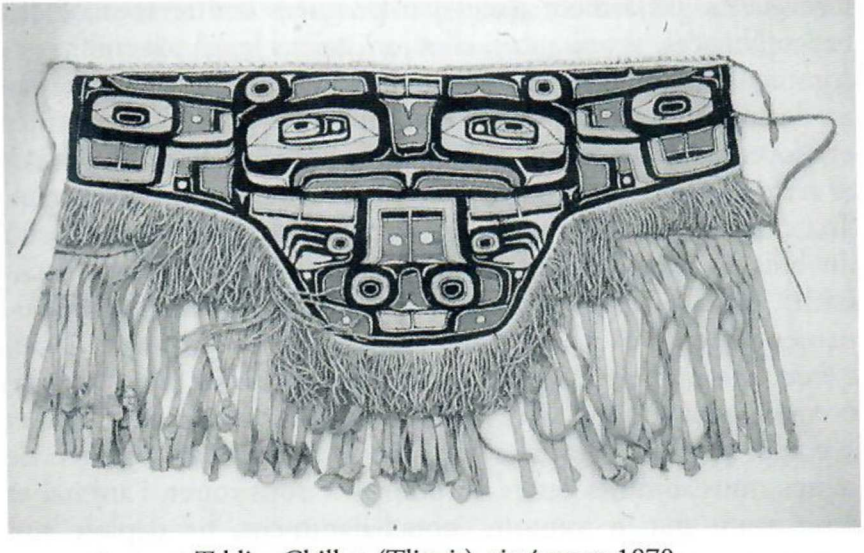
surgir d'une mythologie infantile le premier jalon de son obsession dédaléenne — pour l'ultérieure signification l'événement désiré vaut l'événement vécu; pourtant j'incline à croire qu'à Vinci un vrai vautour troubla l'enfant en son berceau.

Trelawny, à l'âge de cinq ans, se battait non pas contre un symbole mais contre un corbeau aussi réel et aussi sinistre que son père. Dans de telles rencontres, l'enfant prolonge l'ombre du demi-dieu et c'est seulement après le combat décisif que le chœur des bonnes et des mauvaises raisons envahit la scène.

Très jeune, il m'est arrivé de me trouver face à face avec un vautour et le souvenir m'en est resté si vif que je vois la seule saillie qui émerge du petit déluge de ces temps, couronnée par l'image du grand carnassier aux ailes en croix. Le déluge aussi était un vrai déluge, le ciel comme liquéfié pour toujours avait écroulé la route du village, il ne restait que la colline de Sunga pour surplomber les eaux stagnantes, il nous fallait une barque pour cueillir les dernières poires dans les plus hautes branches du verger. Les rafales prématurées avaient surpris l'escadre des hirondelles, les avaient jetées par poignées contre tout ce qui heurte, brisées, agonisantes, elles jonchaient le sol par milliers et comme des feuilles mortes partaient à la dérive vers le lac, à flot au-dessus des prairies encore constellées de points d'or. Petites et moyennes bêtes à poils et à plumes, noyées, flottaient partout et cette année les grands vautours fonçaient bas de la montagne. Dans une petite embarcation, je m'étais aventuré vers la lisière du bois ruisselant où les cimes dans la brume matinale oscillaient, touffes moussues dans les plis du brouillard. Et soudainement, face à moi, un tronc d'arbre se mit à bouger. Non, c'était une masse grise perchée sur une souche et dont la brise éventait le duvet, qui lentement tourna une triangulaire tête et avec des prunelles glaciales me fixa. Je ne sais pas combien de temps nous sommes restés immobiles à nous mirer, l'animal et moi, avant que le vautour, nonchalamment, ne déploie son envergure et, rasant à fleur d'aile les flèches du hallier, se dissolve dans la vapeur bleuissante. Le souvenir de cette rencontre s'est tantôt rempli tantôt vidé d'intelligence au gré de mes pérégrinations, l'intelligence comme l'eau étant fidèle aux inclinations. Enfant, je suis encore couché dans l'embarcation

plate. Un homme à tête de vautour, d'une godille silencieuse la fait avancer entre les bois sombres. Nous avançons, mais rien ne se déplace, tout est immobile. La feuille biseautée du lac, d'un trait de diamant sépare en double identique ce qui sur l'eau nage de ce que nous appelons son reflet. Double immobile, écho sans fond au-delà du souvenir, profil insaisissable toujours à guetter entre deux ailes trop pareillement falquées. Sur l'autre rive il fera nuit. Un paysan agitera un fanal. D'autres traîneront un grand corps enveloppé de sacs, le cerf que nous sommes venus acheter aux braconniers de la chasse ducale. Ses bois superbes ratissent terre et cailloux, la lourde dépouille maintenant fend les roseaux, un homme siffle en sourdine, voix et pas étouffés, et tout près le clapotis du débarcadère.

Dyn, n° 6, 1944
Wolfgang Paalen



Tablier Chilkat (Tlingit), tissé avant 1870
Staatliches Museum für Völkerkunde, Munich
Document communiqué par Jean-Loup Rousselot

Wolfgang Paalen, Un des derniers tableaux, sans titre, 1958
Collection Isabel Marin de Paalen

Éléments d'un commentaire

La comparaison entre *Voyage Nord-Ouest* et les quatre passages publiés de *Paysage totémique* — mais selon toute vraisemblance, Paalen n'a jamais trouvé le temps d'entreprendre une rédaction définitive de l'ouvrage envisagé sous cet intitulé — permet tout d'abord de mettre en valeur l'écart assez considérable entre les matériaux bruts d'un journal de voyage et la longue réflexion à la fois esthétique, psychologique et lyrique qui s'en nourrit. On remarquera cependant que nombre de ces notations faites au jour le jour — qu'elles soient d'ordre anecdotique ou, au contraire, de portée philosophique — ne se retrouveront nulle part ailleurs. C'est ce qui justifie la publication de ce *Voyage Nord-Ouest*, qui nous présente un Paalen à l'affût de toutes les sollicitations, visuelles ou autres, qui l'assaillent au cours de ce périple — tous sens et toute intelligence en alarme.

L'importance, pour l'artiste, de ce séjour en Colombie Britannique et en Alaska fut considérable, car il répondait vraiment à un vœu extrêmement profond et d'ailleurs assez mystérieux. Car lorsque, dans son enfance, il commence à rêver des immenses forêts d'Amérique du Nord, certes il connaît déjà les forêts de la Silésie mais il ignore tout encore de l'art des Indiens de la côte nord-ouest — à moins qu'il n'en ait vu à Prague, où le Musée Ethnographique possède une belle collection d'objets de cette provenance. En fait, c'est au contact des surréalistes que, à partir de 1935, il en saura davantage: dès 1927 en effet, l'éphémère Galerie surréaliste a présenté une exposition intitulée «Yves Tanguy et objets d'Amérique», où étaient notamment montrés quelques «totem poles» de petite taille appartenant à Aragon, à Breton et à Roland Tual. Car l'ouverture du surréalisme à l'art amérindien ne date pas de l'arrivée de Paalen dans le groupe. Il ne sera même pas le premier à rendre visite aux Indiens de cette partie de l'Amérique: Kurt Seligmann l'y avait précédé — Kurt Seligmann, auquel notre Musée de l'Homme doit l'immense mât totémique placé devant sa façade.

Il n'en reste pas moins que la côte Nord-Ouest en général et l'art des Indiens de cette région en particulier sont intimement confondus avec la quête même de Paalen. Ce n'est pas pour rien sans doute que celui-ci intitule *Paysage totémique de mon enfance* l'un de ses tableaux de 1937 où apparaît pour la première fois la projection fantasmatique des «totem poles». Ni *Fata Alaska* (La Fée Alaska), une œuvre de la même année! Dans son journal, il souligne combien, à distance, il est quelquefois difficile de saisir la différence entre un arbre mort et l'un de ces «totem poles». Serait-ce donc d'une forêt d'arbres morts qu'il rêve sans le savoir?

Mais une autre rencontre me paraît tout aussi essentielle. Dans le même temps qu'il exécute les premières peintures de la série dite «totémique», il

invente le procédé du *fumage*, dont la propriété est d'accumuler sur une feuille de papier — ou sur une toile enduite de peinture fraîche — des sortes d'ocelles qu'il interprète ensuite et auxquelles il demeurera fidèle jusqu'à la fin de sa trajectoire artistique. Or, à peine arrivé au Canada, nous le voyons fasciné par les couvertures Chilkat des Tlingit, puis par la fameuse «house post» achetée à Wrangell, qui trônera bientôt dans son atelier de San Angel — avant d'être acquise par le Denver Art Museum. Or couvertures — ou capes, ou tuniques, ou chemises, ou tabliers — Chilkat et «house post» Tlingit présentent cette caractéristique stylistique d'être étroitement organisés par ce que certains spécialistes comme Wolfgang Haberland appellent «l'articulation oculée» et qui «consiste à donner aux articulations (dans la mesure où elles peuvent être représentées) la forme d'un œil ou de cercles concentriques. Les artistes, d'ailleurs, ne s'arrêtent pas là. Dans divers cas, en effet, particulièrement lorsqu'il s'agit d'objets plus importants, au lieu d'employer plus simplement des yeux, ils dessinent des visages ou même des figures entières...[36]».

Étonnante «correspondance», on en conviendra — dans laquelle Paalen, s'il s'en est avisé, n'aura pu lire que le signe prémonitoire d'une irrécusable parenté intérieure.

José Pierre

«El rostro más antiguo del mundo»
Tête Olmèque trouvée en 1958
sur le site de «La Venta», Mexique, par W. Stirling
photo de la collection W. Paalen

36. Wolfgang Haberland, *Amérique du Nord — Indiens — Esquimaux — Les Indes occidentales*, Albin Michel, Paris, 1972 (éd. allemande, 1965).